

Un lieu à soi, Virginia Woolf (1928)

- Carnet de lecture -

Ce court-métrage se veut être une représentation du monde littéraire, mettant en opposition deux points de vue : celui des hommes, prédominant de part leur sexe ; contre celui des femmes et la maigre place qu'elles y occupent. Il s'appuie sur l'essai *Un lieu à soi*, qui rassemble une série de conférences que Virginia Woolf a tenue sur le thème des femmes et de la fiction en 1928.

1. Qu'est-ce qu'un « *lieu à soi* » ?

L'idée principale de ce court-métrage réside dans l'essence même de la thèse de Virginia Woolf, qui est qu'« *une femme doit avoir de l'argent et un lieu à elle si elle veut écrire de la fiction* » (chapitre premier, page 26, éd. Folio). L'argent étant pour une femme synonyme d'indépendance, puisque le mariage n'était en réalité qu'un arrangement financier, elle ne peut pas prétendre à l'écriture si elle n'a pas le temps de s'y consacrer pleinement. Or, le mariage, bien qu'il apporte de l'argent au foyer, retire toute la disponibilité de la femme : désormais, et ce en contre-partie de la sécurité financière qu'apporte le mari, la femme doit se consacrer pleinement au bon fonctionnement du foyer, à l'éducation des enfants et aux tâches domestiques avant que l'homme ne rentre de sa journée de travail. Le temps manque alors aux femmes pour écrire.

Bien plus important que cela, il manque à la femme un « *lieu à elle* ». Ce lieu serait pour Virginia Woolf une pièce consacrée aux travaux littéraires, c'est-à-dire un bureau. Or, les femmes jusqu'à encore au XX^{ème} siècle ne pouvaient pas avoir une pièce à elles, puisqu'elles devaient déjà s'occuper de toutes les autres pièces de la maison. Ici, Virginia Woolf amène l'idée selon laquelle la littérature nécessite un certain état de concentration et d'intériorisation de soi : pour écrire, il faut être seul et au calme. Et cela, seul une *chambre à soi* le permet. Écrire dans la cuisine entourée d'épluchures de pomme de terre avec les enfants qui jouent à côté, ce n'est pas l'idéal pour développer son intellectuel.

2. Ma représentation d'un « lieu à soi »

Afin de représenter cette idée, j'ai voulu mettre en scène ce « lieu à soi » que les femmes n'ont pas et qui leur ferme l'accès à la littérature. Dans ce court-métrage, j'ai fait le choix de garder un plan relativement fixe qui se concentre sur un bureau et les objets qui sont posés dessus. Le bureau est la représentation physique de ce dont a besoin un écrivain pour mener à bien son travail littéraire. Le cadrage des plans ne changent pratiquement pas, il restent constamment fixés sur le bureau.

J'ai également voulu mettre l'accent non pas sur la femme en elle-même, mais plutôt sur la différence flagrante entre les hommes et les femmes. Pour cela, j'ai utilisé d'un procédé d'alternance des plans entre deux ambiances distinctes. La première, qui est représentée avec les plans les plus éclairés met en lumière les femmes au sein de la littérature, ou plutôt leur absence. Le bureau est presque vide, seul quelques livres sont posés çà et là. Ne sont présents sur la table uniquement des ouvrages écrits par des femmes (entre autre Colette et Charlotte Brontë). Les livres sont volontairement peu nombreux afin de montrer à quel point les femmes en tant qu'écrivaines demeuraient quasiment inexistantes lorsque Virginia Woolf rédige son livre.

Plusieurs objets disposés dans le champs sont présents dans le but de symboliser la femme. C'est notamment le cas du bouquet de fleurs et du foulard sur la chaise, appuyant volontairement les clichés exercés sur les femmes depuis des siècles. Le verre d'eau posé sur le bureau est également symbolique de la féminité, il fait référence au symbole que Virginia Woolf développe dans son texte : « *Pourquoi les hommes buvaient-ils du vin et les femmes de l'eau ?* » (chapitre II, page 54, éd. Folio). Cela m'a particulièrement interpellé lors de ma lecture d'*Un lieu à soi*, sans trop savoir pourquoi. Je trouvais cependant important de le faire figurer dans ce court-métrage car c'est un détail plus que significatif quant à la condition de la femme au quotidien, où leur infériorité se glisse jusqu'au moment du dîner.

Enfin, certains éléments à l'image servent à montrer la non-présence des femmes dans le métier d'écrivain. C'est le cas des fleurs séchées, qui en plus de représenter la féminité, représente également le temps qu'elles ne peuvent pas accorder à un lieu d'écriture : elles n'ont même pas le temps de s'occuper des fleurs qui ont fini par sécher. De manière encore plus évidente, la pièce est vide. Cela appuie une fois de plus l'absence des femmes dans la littérature. Ces éléments mettent en avant l'impossibilité pour les femmes de conserver et d'habiter quotidiennement une *chambre à soi*, du fait de leur vie de famille et de leur dépendance malgré elles aux hommes.

Les plans du bureau dit féminin sont lumineux, comportent des tons clairs et des couleurs douces, contrairement à l'autre ambiance représentée dans ce court-métrage. Ces deuxièmes types de plans plus sombres représentent les hommes au sein de la littérature. On peut observer très distinctement la différence de colorimétrie entre les deux : j'ai voulu donner aux hommes une atmosphère davantage caractérialle et surchargée. Les deux types de plans se veulent fonctionner par opposition : il y a beaucoup plus de livres sur le bureau de l'homme que sur celui de la femme puisqu'il

y a plus d'écrivains que d'écrivaines. Ne sont présents sur ces plans uniquement des ouvrages écrits par des hommes qui mettent en avant des personnages féminins, puisque les propos de Virginia Woolf dans *Un lieu à soi* sont tournés en partie vers les femmes dans la fiction (c'est notamment le cas de *Bel-ami* de Maupassant que l'on peut apercevoir sur le bureau).

De même que le verre d'eau pour la femme, l'homme se voit attribuer le verre de vin, faisant écho au texte de Virginia Woolf énoncé ci-dessus.

Sur ces plans-ci, nous pouvons constater la présence d'un homme (mon grand-père en l'occurrence). Ce dernier représente la grande famille des écrivains à laquelle les femmes n'ont pas accès, qui eux possèdent bel et bien un lieu à eux. Nous pouvons d'ailleurs voir qu'il s'acharne à la tâche, avec tous ces livres et ses papiers éparpillés. L'éclairage des bougies, en plus de distinguer les deux ambiances de plans, montre également le dur labeur des hommes qui écrivent, incapables de lâcher leur manuscrit, si tant est que le soleil se soit couché.

Le fait qu'une présence masculine soit visible à l'écran pourrait paraître tout à fait étonnant dans un court-métrage imageant le texte majeur du féminisme qu'est *Un lieu à soi*. Cependant, ce choix est assumé et justifié : j'ai voulu apporter une représentation de l'inégalité existante entre homme et femmes au sein de la littérature et de la fiction. Mettre un personnage féminin en avant serait alors hors-propos. Le sujet de l'essai de Virginia Woolf n'est pas d'expliquer comment les femmes pourraient parvenir à être davantage présentes dans la littérature, elle explique plutôt les raisons de cette absence. J'ai donc fait le parti pris d'imager l'absence de femmes afin de mieux démontrer cette inégalité.

3. Le texte original mis en avant

L'extrait que j'ai choisi d'intégrer au sein de ce court-métrage est issu du chapitre III (pages 76 à 80, éd. Folio). Je trouve qu'il résume à la fois l'œuvre de Virginia Woolf, mais aussi la vision portée sur les femmes au sein de la littérature depuis toujours :

« La fiction, travail imaginaire s'il en est, ne tombe pas du ciel comme un caillou, ainsi que peut le faire la science ; la fiction ressemble à une toile d'araignée, qui pour être attachée de façon très fine est tout de même attachée à la vie par les quatre coins. Souvent cette attache est à peine perceptible ; les pièces de Shakespeare, par exemple, semblent suspendues là, complètes, par elles-mêmes. Mais quand la toile est tirée de travers, accrochée d'un côté, déchirée au milieu, on se souvient que ces toiles ne sont pas tissées au beau milieu de l'air par des créatures désincarnées, mais qu'elles sont le travail d'êtres humains qui souffrent, et qui sont attachés à des choses grossièrement matérielles, comme la santé et l'argent et les maisons où nous vivons.

Je me dirigeais donc vers le rayon Histoire et pris un des derniers volumes, L'Histoire de l'Angleterre par le professeur Trevelyan. Une fois de plus je regardai à Femmes, trouvai « position de » et allai aux pages indiquées. « Battre sa femme », je lus, « était un droit reconnu à l'homme, et pratiqué sans honte dans les classes élevées aussi bien que dans les basses... De même », continuait l'historien, « la fille qui refusait d'épouser le monsieur choisi par ses parents était susceptible d'être enfermée, battue et jetée contre les murs, sans que l'opinion public ne s'en émeuve. » [...] « Et pourtant », concluait le professeur Trevelyan, « ni les femmes chez Shakespeare, ni celles de ces autobiographies authentiques du XVIIème siècle [...] ne semblent manquer de personnalité ou de caractère ». Certes, quand on y pense, Cléopâtre devait avoir un petit quelque chose ; lady Macbeth, on peut le supposer, un brin de volonté ; et Rosalind, on peut en être sûre, un certain charme. [...] Sans être historienne, on pourrait aller jusqu'à dire que les femmes ont brûlé comme des astres dans toutes les œuvres de tous les poètes depuis l'origine des temps – Clytemnestre, Antigone, Cléopâtre, lady Macbeth, Phèdre, Cressida, Rosalind, Desdémone, la duchesse d'Amalfi, chez les auteurs de théâtre ; puis chez les auteurs de prose : Millamant, Clarissa, Becky Sharp, Anna Karénine, Emma Bovary, Madame de Guermantes – les noms affluent à l'esprit, et ils n'évoquent en rien des femmes « qui manquent de personnalité ou de caractère ». De fait, si la femme n'avait d'autre existence que dans la fiction écrite par des hommes, on imaginerait une personne de la plus haute importance ; très variée ; héroïque et mesquine ; splendide et sordide ; infiniment belle et hideuse à l'extrême : aussi forte qu'un homme, certains pensent même plus forte. Mais il s'agit de la femme dans la fiction. Dans les faits, comme le souligne le professeur Trevelyan, elle était enfermée, battue et jetée contre les murs.

Un être très étrange et composite émerge alors. En imagination, elle est de la plus haute importance ; en pratique elle est complètement insignifiante. Elle imprègne la poésie de part en part ; elle est complètement absente de l'Histoire. Elle domine la vie des rois et des conquérants dans la fiction ; dans les faits elle est l'esclave du premier garçon dont la bague, enfoncée par les parents, avait été forcée à son doigt. Quelques-uns des mots les plus inspirés, quelques-unes des pensées les plus profondes en littérature tombent de ses lèvres ; dans la vie réelle, elle savait à peine lire, n'épelait pas deux mots et était la propriété de son mari. »

J'ai choisi cet extrait parce que je le trouve particulièrement poignant et représentatif de l'œuvre de Virginia Woolf. L'autrice parvient à la fois à écrire un texte riche sur le plan littéraire tout en apportant également une vision historique et philosophique de la condition féminine.

Plusieurs fois dans ses conférences, Woolf prend l'exemple du dramaturge Shakespeare afin d'illustrer son propos. Un autre passage du texte met en scène « ce qui se serait passé si Shakespeare avait eu une sœur merveilleusement douée,

prénommée, disons, Judith » (chapitre III, page 83 éd. Folio). Cette incarnation imaginaire d'une femme écrivaine à l'époque de Shakespeare m'a énormément marqué lors de ma lecture, car nous ne pouvons douter de la justesse de l'exemple pris par l'autrice : « *si une femme au temps de Shakespeare avait eu le génie de Shakespeare* » (chapitre III, page 86 éd. Folio), elle n'aurait jamais eu l'occasion ou même l'idée de développer ce génie qu'elle possédait, étouffée par sa propre condition de femme.

Cependant, ce n'est pas ce passage que j'ai décidé d'illustrer, pour la simple et bonne raison que, bien qu'il soit assez parlant quant au cas de la femme au sein de la littérature, il ne pouvait se décalquer comme je l'espérais à l'écran. Je me suis alors dirigée vers l'extrait ci-dessus, évoquant tout de même Shakespeare au début.

Woolf utilise une métaphore, celle d'une araignée tissant une toile, afin d'explicitier le travail d'un écrivain. Elle veut faire comprendre que l'écriture est un processus long, fastidieux, pour lequel l'écrivain se dévoile complètement, se met à nu dans le but d'obtenir le meilleur texte possible. Ce travail est si parfait, si minutieusement réalisé que le lecteur ne perçoit pas cela. Les mots découlent d'eux mêmes, dans une suite harmonieuse et juste au possible que nous avons l'impression qu'il est naturel. Or, pour parvenir à ce résultat-là, l'auteur s'est impliqué de tout son être. En expliquant ce processus, Virginia Woolf met en lumière le fait que les femmes peinent à parvenir à un tel accomplissement de leurs travaux d'écriture, du fait du manque d'indépendance financier qu'elles subissent, ainsi que de l'absence de ce « lieu à soi », pourtant si nécessaire selon l'autrice.

Le second paragraphe s'étend plus longuement sur la forme historique du combat que mène Woolf avec *Un lieu à soi*. Le texte diverge sur les recherches qu'elle a entrepris en amont des conférences que l'autrice a donnée, portant sur la condition de la femme dans l'Histoire. Elle s'appuie alors sur les travaux du professeur Trevelyan, historien et écrivain britannique du XXème siècle. Ici l'autrice met en parallèle deux visions très différentes de la femme : celle dite réelle, celle sur qui l'homme a tous les droits (que ce soit physique, moral ou financier) et celle de la fiction, dépeinte par des hommes comme étant une figure forte, parfois même héroïque. J'ai particulièrement apprécié ce passage, et j'ai trouvé important de le faire figurer dans mon court-métrage, parce qu'il énonce des noms de personnages littéraires féminins célèbres. Je pense que l'intérêt de ce texte réside en cela, le fait que les femmes doivent reprendre la place dont elles ont le droit, la place du personnage principal de leur vie.